

UNE VIE

« Je suis au service de l'art, de la mémoire et de leur transmission »

PORTRAIT CHINOIS

Si vous étiez une rue de la ville ?

L'avenue de Fontainebleau, qui est à la fois au cœur de la ville et au cœur de mon histoire.

... un commerce de la ville ?

Le salon de coiffure-bar Marie-Claire, qui est un lieu innovant, créatif et humain.

... un monument de la ville ?

L'œuvre PA_1409 de l'artiste Invader, à l'entrée des urgences de l'hôpital Bicêtre.

Simon Cau

L'art de la transmission

À la fois commissaire d'exposition, médiateur culturel et chercheur mandaté par la Mission de recherche et de restitution des biens culturels spoliés entre 1933 et 1945 (M2RS) du ministère de la Culture, Simon Cau, 37 ans, se dit « au service de l'art, de la mémoire et de leur transmission ».

Dans la famille des métiers insolites, je demande le « détective de mémoire ». C'est en quelque sorte la nouvelle profession de

Simon Cau, un Kremlinois de 37 ans, chargé récemment de retrouver la trace des propriétaires de livres pillés par les nazis durant la guerre. Une mission centrée sur la transmission des objets culturels donc, qui n'est pas sans rapport avec son ancien emploi de commissaire d'exposition et dont l'origine se confond avec sa propre histoire.

DANS LE BAIN DE LA CULTURE

Alors qu'il emménage avec sa famille au Kremlin-Bicêtre à l'âge de 5 ans, le garçon grandit auprès d'une mère journaliste, d'un père passionné par l'histoire et le cinéma et d'une grand-mère, ancienne institutrice à l'école Benoît-Malon, qui l'emmène régulièrement dans les galeries du Louvre. « Chez moi, les livres, le cinéma, la peinture ou encore la musique étaient partout », concède volontiers Simon. Un environnement culturel qui le pousse, bac en poche, à intégrer en 2006 une prépa littéraire, dont les cours d'art et d'esthétique déclenchent chez lui une véritable prise de conscience. « C'est à partir de là que j'ai eu le déclic pour faire de l'art mon métier, dit-il, avec l'ambition de transmettre au plus grand nombre ces clés de lecture que j'avais reçues » Pour y arriver, Simon opte cependant pour une voie assez inattendue, en rejoignant une école de... commerce. « Il existe toute une partie business autour de l'art, justifie-t-il. Comme je ne suis pas un artiste, le management et le marketing m'ont paru être de bons outils pour amener l'art auprès du grand public ».

MÉDIATION ARTISTIQUE

Au fil de ses études, plusieurs stages lui permettent de mettre un premier pied dans le monde de l'art et de créer en 2013, une « galerie nomade », en investissant des lieux de vie à l'abandon, comme un garage ou une pharmacie, afin d'y implanter des installations d'artistes et « montrer au public que la rencontre avec l'art peut se faire partout ». Dans la droite ligne de ce projet qu'il mène durant plusieurs années, il lance en 2017 la start-up Artify avec un ami pour s'adresser au monde des entreprises. « L'idée était de diffuser des œuvres anciennes

et contemporaines sur des tableaux-écrans au sein d'entreprises telles qu'Axa, Bouygues, La Poste ou BNP, tout en proposant de la médiation artistique pour dialoguer avec les salariés sur les peintures et enrichir leur culture ». L'aventure dure 6 ans, jusqu'à ce que Simon choisisse de se recentrer sur sa vie, en entreprenant des recherches sur l'histoire de sa famille.

UNE HISTOIRE DE FAMILLE

Au cœur de son questionnement, le parcours de son grand-père maternel. Au milieu des années 1930, sa mère le confie à son amie Hélène Kra, la fille de Simon Kra, libraire et fondateur des éditions du Sagittaire, célèbres pour avoir publié le *Manifeste du surréalisme*, d'André Breton en 1924. Durant la guerre, l'entreprise familiale est pillée par les nazis puis aryanisée, avant que la famille Kra ne soit déportée à Auschwitz. Échappant miraculeusement aux arrestations, Hélène s'enfuit dans le sud de la France, emmenant avec elle l'enfant dont elle a la charge. « Je voulais comprendre qui était cette famille mais aussi cette femme qui avait risqué sa vie pour s'occuper d'un enfant qui n'était pas le sien, dévoile Simon. Dès lors, je me suis dit que ce serait formidable de trouver un métier qui me permette de poursuivre mes recherches, d'enrichir ma connaissance de la période et d'en vivre ». Quelques mois plus tard, il entre en contact avec la Mission de recherche et de restitution des biens culturels spoliés entre 1933 et 1945 (M2RS), un service du ministère de la Culture. Sa démarche recoupant celle de la M2RS, on lui propose de rejoindre l'entité en tant que chercheur indépendant.

À LA TRACE

« Mon travail consiste à retracer l'histoire d'un livre, de ses propriétaires, pour ensuite reconstituer l'histoire de la spoliation et remonter ainsi la piste jusqu'à un éventuel ayant-droit », raconte Simon. Entre ses mains, des livres d'art, des romans, des partitions, des albums pour enfants, sur lesquels subsistent d'infimes traces comme autant de minuscules faisceaux d'indices : la dédicace d'un auteur, un tampon, une inscription au crayon, une étiquette... Enquêtant auprès des libraires de livres anciens, des experts de ventes aux enchères, mais aussi à partir des listes établies par les Allemands ou des dossiers déposés après-guerre par les familles spoliées, Simon tente ainsi de remonter le fil de destinées souvent tragiques. « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas seulement la transmission physique d'un bien culturel, explique-t-il simplement, c'est aussi la transmission d'une histoire à une famille qui n'a pas forcément connaissance de ce qui est arrivé à ses proches ». Futur papa, il compte bien partager avec ses enfants son amour pour la culture et l'histoire de sa famille. Car pour Simon, la transmission est une chaîne sans fin. —